

PIERRE LE GRAND

Son activité ardente à civiliser. — Ses deux femmes. — L'amant d'Eudochia. — Sa mort. — Le massacre des strélitz. — Supplice imposé à Sophie. — Catherine et Mentchikof. — Le viol de l'impératrice. — Villebois, l'amant de Catherine. — Sa mort. — Les rêves de Catherine. — Les nuits du Conclave. — Mort de Pierre le Grand. — Une belle pleureuse.

Pour écrire le précis de l'ancienne histoire russe, j'ai puisé mes documents dans les auteurs russes que j'ai déjà cités, mais pour écrire celle de Pierre le Grand, j'ai puisé dans les notes intéressantes de MM. Depping, Muller, et dans les notes de Levesque. Mais je vais reproduire aussi des notes très-curieuses qui existent à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg; elles sont à la section des manuscrits, et portent comme en-tête : *Anecdotes sur la vie d'Eudochia Federowina et de Catherine 1^{re}; Fin tragique des strélitz, et Récit de ce qui s'est passé à la fête dite du Conclave, par un témoin qui a vu par lui-même.*

Une note de la direction de la Bibliothèque indique que ce manuscrit a été écrit par M. Fagnani, ministre d'Italie résidant à la cour de Russie sous Pierre I^{er}.

Au-dessous de cette attestation s'en trouve une autre,

signée par A. Busy, notaire à Nancy, qui certifie que ce manuscrit est bien dû à la plume autorisée de l'ambassadeur italien Fagnani.

La signature de ce Busy, notaire, est même légalisée.

Ces affirmations m'ont prouvé que ce document conservé à la Bibliothèque impériale, était vraiment authentique; je l'ai lu, sachant que les Italiens, par un effet de leur caractère, parviennent toujours à sonder les secrets d'État et même les secrets d'alcôves souveraines; et comme ce document m'a paru intéressant en ce qu'il contient quelques détails inédits sur la vie intime de Pierre I^{er}, j'en ai pris copie, et je place plusieurs des renseignements fournis par lui dans les chapitres suivants. Les détails sur la mort de Kleboff, sur celle de Moens de la Croix ont cette origine, et *les Nuits du Conclave* ne sont qu'une copie exacte des notes de M. Fagnani.

Il va sans dire que j'ai pris copie ostensiblement et avec autorisation de ce manuscrit; je n'aurais certes pas voulu payer par une indiscretion le gracieux accueil que m'a fait la Russie. N'ayant puisé qu'à des sources russes tous mes renseignements sur l'histoire de la Russie, j'ai voulu aussi prouver que je n'avais pas un parti pris d'exagérer les monstruosité qui se sont commises dans cette contrée, mais dès l'instant que les auteurs russes les donnent comme étant historiques, je me suis réservé le droit de les juger selon ma conscience.

...
Pour pouvoir apprécier tout le génie de Pierre le Grand il faut d'abord examiner avec soin l'état dans lequel il a trouvé la Russie au moment où il a entrepris de la civiliser; il faut nous rappeler ensuite le plan qu'il s'est tracé, et enfin voir avec quelle ténacité héroïque il est arrivé à le réaliser.

On a vu que la noblesse russe n'a jamais bien mérité de la patrie ; par ses guerres fratricides et ambitieuses entre ses princes, elle l'a mise à feu et à sang, et en l'épuisant, elle en a facilité la conquête par les Tatars. Les oppresseurs, maîtres de leur patrie, ces princes se sont montrés mauvais patriotes en sacrifiant les intérêts de leur pays à leur âpre ambition. Sans pitié, ils ont pressuré leurs sujets pour amasser cet or qu'ils portaient à la horde dorée afin d'acheter le droit de se dépouiller mutuellement ; féroces et implacables avec leurs compatriotes, ils se sont conduits en plats valets vis-à-vis des Tatars.

Leur haine personnelle, leur ambition ont toujours primé en eux l'honneur, la loyauté et l'amour de la patrie.

Maintenant, quelle est l'origine de cette noblesse ?

Les guerriers varègues ont fait souche de grands boyards. Mais en est-il resté beaucoup ? Les Iwans les ont détruits par la torture, le gibet et le glaive. Iwan III, en détruisant l'ancienne noblesse, en a créé une autre, qui, formée de parvenus lui devant tout, acceptaient mieux le rôle d'humbles esclaves de l'autocratie. Iwan IV a fait monter sur le bûcher, mis bouillir dans des chaudières, taillé en pièces les vieux boyards survivants ; leurs fils, leurs femmes ont été noyés ou jetés en pâture aux loups et aux ours, et ceci fait, ce souverain a fiellé les aventuriers bandits qui l'aidaient dans ses hideuses boucheries humaines.

Boris Godounof le Tatar a créé, lui aussi, une noblesse greffée sur des petits propriétaires qu'il a enrichis par l'odieux esclavage de la glèbe.

On le voit, l'origine de cette noblesse est peu noble, son dévouement à la patrie, nul ; des centaines de nobles sont allés encore, en 1612, trafiquer de la vente de leur patrie au camp polonais.

Depuis que l'autocratie a été installée par Iwan III, tous les nobles n'ont plus été que des esclaves auxquels ce prince a dit : Toute place est bonne pour le service, prenez celle que l'on vous donne et obéissez, tel est votre devoir.

Enfin, lorsque Fœdor leur fait apporter leurs titres au palais du Kremlin, pour en finir une bonne fois avec les réclamations de cette noblesse, le métropolite, devant eux tous réunis, juge ainsi leur passé : « Les prérogatives de la noblesse russe sont la source amère de tous les maux ! elles font avorter toutes les plus utiles entreprises, comme l'ivraie étouffe le bon grain, elles ont apporté dans la patrie et aussi dans le sein des familles les dissensions et la haine, elles ont perdu la patrie, perdu l'amour de la famille. »

Tous les nobles écoutent en silence et la tête courbée, et ils approuvent et reconnaissent la vérité de ces reproches.

Cette noblesse se juge ce qu'elle vaut : rien de bon, rien de noble et de généreux.

Et alors Fœdor s'en fait le juge suprême et il jette tous les titres au feu en disant : « Pour éteindre jusqu'aux souvenirs néfastes des méfaits de cette noblesse, que ses titres soient consumés ! »

Nul n'ose élever la voix, bien plus tous applaudissent.

Quel est le Russe, après cela, qui osera parler de l'antiquité de ses parchemins !

Pierre le Grand trouve ces nobles sans titres, plongés dans une ignorance et une superstition telle, qu'eux qui ont supporté les odieux massacres d'Iwan IV, qui lui ont écrit : « Si nous vous avons déplu, punissez-nous ; n'êtes-vous pas seul le maître de notre vie, » se soulèvent pourtant, font des complots, des révoltes, lorsque Pierre I^{er}

veut qu'ils s'habillent comme des européens et non plus comme des barbares asiatiques ; et ils s'écrient avec des transports de sombre fureur : « Ce païen (Pierre 1^{er}) ose porter une main sacrilège jusqu'à ces robes majestueuses, héritage de nos ancêtres, et il nous fait adopter le costume des hérétiques. Il ose, cet impie, nous forcer à couper ces longues barbes, imitation de nos saintes images; dépouillés de ce signe vénérable, à quoi nos saints patrons pourront-ils reconnaître désormais leur peuple élu ? Il ne nous reste plus d'autre ressource que de cacher dans notre sein ces dépouilles sacrées, de les placer dans nos cercueils afin d'en rendre compte à saint Nicolas, lorsque nous passerons dans l'autre monde. »

Voyons à présent comment ces nobles apprécient le progrès et les sciences.

Voici ce qu'ils ont écrit à ce sujet sur une sorte de manifeste contre Pierre le Grand :

« Cet hérétique, sans respect pour le passé et pour nos droits de pères, nous arrache nos enfants pour les infester de ces sciences étrangères et impies qui sont inutiles, dangereuses et inconnues à leurs pères ! Il fait plus, il les force au sacrilège, violant la loi de Dieu qui défendit à Israël toutes communications avec ses voisins idolâtres ; il les envoie à l'étranger, dans des pays profanes, souiller leur corps et leur âme au contact de ces peuples d'athées qu'il ne craint pas de leur donner pour modèle. »

Ces mêmes nobles, si préoccupés de leur religion, se livrent dans leurs maisons de bois à des orgies sans fin, ils ont pris à la Grèce et à l'Asie leurs vices les plus hideux, ils y ont joint cette intempérance dans la boisson qui est un vice indigène, et qu'aucune autre nation n'a jamais poussée à de telles limites.

Leurs enfants sont esclaves, leurs femmes sont leurs humbles esclaves n'ayant aucun recours contre leur

grossière bestialité, elles vivent en recluses et n'ont pas le droit de paraître aux dîners d'apparat, ni à aucune fête; les hommes festoient entre eux et peuvent ainsi donner carrière à leurs instincts brutaux et démoralisés.

Ils se marient sans avoir vu leur fiancée, peu leur importe du reste, qu'elle soit jolie ou non, car ils ont pour la femme un mépris musulman.

Leur vie se passe à croupir dans la paresse et dans les orgies au milieu d'un luxe asiatique et entourés de ce qu'ils nomment *les nobles domestiques*, dont ils se sont fait une sorte de garde, mais qui n'est plus la garde d'honneur des guerrier varègues.

Telle est la noblesse russe, aussi ignorante que les serfs, mais plus féroce, plus fanatique et plus démoralisée. Aussi Pierre I^{er}, au lieu de trouver dans ses membres d'utiles auxiliaires, n'y rencontre que des ennemis implacables du progrès et de la civilisation... Asiatiques d'instincts, ils veulent des mœurs stagnantes, tout changement leur paraît un sacrilège, et ces mêmes hommes sont battus, fustigés en public, sans se croire humiliés et dégradés.

Voyons à présent si ce grand rénovateur trouvera des auxiliaires dans le clergé.

Les papes savent à peine lire, ils ne savent pas un mot de grec et ne connaissent pas davantage le latin, ils croupissent dans une ivrognerie continuelle, se lèvent pour boire et se couchent le soir ivres morts... Ils sont superstitieux, fanatiques jusqu'à la féroce, les sciences sont condamnées par eux comme étant des œuvres de Satan; ils repoussent avec horreur tout progrès, toute innovation comme chose impie, tout contact avec un étranger, tout voyage hors de la Russie leur paraît un odieux sacrilège; leur science mathématique s'arrête à savoir compter avec des boules enfilées, et ces ivrognes ignares

et fanatiques ont cependant droit de vie et de mort sur le peuple!

Et ce clergé dangereux possède la moitié des terres russes, il est si nombreux qu'il forme un sixième de la population.

Pierre le verra conspirer sourdement et animer tout le peuple contre celui qu'il nomme un impie sacrilège.

Le peuple n'est plus qu'une cohue d'esclaves, il en est venu à un tel degré d'abrutissement, qu'il se figure que le ciel est exclusivement réservé aux princes, aux nobles et aux prêtres, et qu'il finit par se dire que le bonheur sur la terre est aussi le lot de ces privilégiés; il trouve sa misère naturelle et il s'y plonge avec résignation. Il a transporté le despotisme à son foyer, il a droit de vendre ses enfants, de battre et de tuer sa femme, il est dur et cruel envers ceux qui sont sous son pouvoir, et il admet que ceux au-dessus de lui le soient pour lui.

La Russie n'est plus qu'un vaste coupe-gorge, les brigands règnent en maîtres sur toutes les routes, et dès que la nuit est venue, ils envahissent même les rues de Moscou et y volent et y assassinent à l'aise.

Comme armée permanente, Pierre I^{er} ne trouva que les strélitz, devenus des bandits ambitieux, qui faisaient des révolutions à leur fantaisie et qui trois fois ont mis le feu à Moscou et ont fait le sac de cette ville.

Ce qui reste des descendants des opritchinikis d'Iwan IV sont devenus des brigands de grande route.

Il y a encore quelques corps de cavalerie étrangère organisés par Alexis; mais ces soldats sont honnis et méprisés de tous les Russes, leur vie est sans cesse en danger au milieu de ces fanatiques.

Comme lois, il trouve le code barbare d'Iaroslaf auquel les Iwans ont ajouté des lois féroces qui autorisent les tortures les plus affreuses contre tous ceux qui sont soup-

connés... et le droit de rendre tout homme libre esclave en punition de la moindre faute.

Il trouve enfin installée et agissante cette horrible inquisition d'État établie par Iwan IV, qui fait que tout homme accusé par un de ces innombrables inquisiteurs, ou par le premier venu, serait-ce un esclave, de conspirer contre le souverain ou d'avoir mal parlé de lui, est plongé dans un noir cachot, son dénonciateur est soumis deux fois à la torture et s'il persiste, l'accusé est à son tour soumis aux tortures afin qu'il avoue son crime.

On le voit, la sauvagerie féroce règne en souveraine.

Maintenant, qu'est ce pays par lui-même ?

Une immensité de steppes, les villes sont éloignées les unes des autres, les communications sont difficiles, les routes occupées par des bandits et, du reste, elles sont impraticables plus de six mois de l'année, pendant lesquels chacun doit vivre isolé chez soi, bloqué par la neige, fort mauvaises conditions pour que la diffusion des lumières puisse s'opérer.

De plus, cette vaste contrée toute de terre ne possède qu'une mer sauvage et sans riverains, que les glaces viennent immobiliser pendant neuf mois de l'année, la mer Blanche.

Dans cette contrée il n'y a donc point de débouchés ; aussi, à l'époque où Pierre le Grand arrive sur le trône, le commerce y est nul et il n'y a ni industries ni fabriques, ni art. Cet empire barbare est comme entouré de ténèbres et de glaces.

Pierre le Grand avait dix-huit ans à peine lorsqu'il se trouva le maître autocrate de cet empire ; au physique, il avait la taille herculéenne des héros légendaires, et il avait le tempérament de l'hercule ; ici la nature s'était éloignée de sa règle ordinaire qui est de

donner des corps de colosse aux esprits les plus nuls, comme sorte de compensation.

En Pierre le Grand, l'âme et le corps tenaient du géant.

Ses traits étaient beaux, toute sa personne avait une attitude digne et noble, qui cependant n'était point dénuée de simplicité; ses yeux vifs, éclatants d'intelligence, prenaient parfois une expression farouche; sa parole était éloquente, entraînant même et il parlait avec une vivacité peu habituelle aux hommes du Nord.

Ce fut dès cet âge, plus rapproché de l'adolescence que de la maturité, qu'il couva, dans son esprit et surtout dans son cœur, ce sublime projet de chasser à tout jamais la barbarie de sa patrie et d'y introduire toutes ces sciences, ces arts, ces industries, dont les étrangers qui l'avaient entouré à Prébragenskoï lui avaient parlé. Mais avant de commencer cette œuvre, il fit réunir toutes les annales russes et les lut avec soin, afin de mieux connaître ce peuple qu'il voulait transformer et de puiser, dans la philosophie de cette histoire, les renseignements dont il avait besoin, pour savoir ce qu'il pouvait attendre des instincts de ce peuple.

On assure qu'en lisant ces sombres pages, il versa des larmes de honte et de désespoir, et qu'il y puisa ce mépris qu'il a toujours montré à cette noblesse qui avait ensanglanté sa patrie par ses guerres civiles, et qu'il se jura bien de la forcer à être utile au pays ou de l'exterminer.

Cette lecture lui fit aussi comprendre que, s'il n'aurait aucun auxiliaire parmi ses sujets, aurait une arme sûre à son service : le despotisme; en effet, il s'est servi d'un despotisme intense pour civiliser.

Pouvait-il faire différemment?

S'il avait suivi les instincts de son peuple, la bar-

barie n'aurait pas été déracinée ; les arts, le progrès, la civilisation n'auraient point brillé en Russie. Pour arriver à son résultat, rendons-lui cette justice, il a d'abord voulu user de persuasion, il a plaidé le progrès avec éloquence, mais voyant qu'il se heurtait à une ténacité inébranlable à rester immuable dans l'ignorance, il a dû violenter tous ses sujets pour leur faire accepter un bienfait qu'ils repoussaient obstinément. Ne doit-on pas souvent violenter un malade, pour le sauver d'une horrible maladie ?

La maladie du pays russe aurait été mortelle. Pierre le Grand n'a pas hésité ; le scalpel à la main, il a fouillé la plaie hideuse et rejeté les chairs gangrenées.

N'ayant point d'autre arme en main que le despotisme, il s'est servi de celle-là pour accomplir un miracle et transformer ces pauvres barbares en hommes civilisés.

Lui reprocher son despotisme serait donc absurde, jamais il ne s'est servi de cette force que pour le bien général et jamais pour sa propre satisfaction.

S'il s'était amusé par exemple à doter d'abord sa patrie d'institutions libérales, s'il avait donné au clergé, aux nobles et aux peuples des libertés, ces gens-là s'en seraient bien vite servis pour exterminer les étrangers, pour proscrire toute science, tout art étranger et tout contact avec les hérétiques, et ils auraient éternellement grouillé dans leur férocité et dans leur ignorance.

Le despotisme des Iwans avait écrasé la Russie, celui de Pierre le Grand en a fait une grande et belle nation civilisée.

Ce qu'on doit le plus admirer dans cet homme, ce n'est pas que son vaste cerveau ait pu concevoir ce grandiose plan de rénovation, mais qu'il ait eu le courage, la patience, la ténacité de le poursuivre pendant qua-

rante-trois ans, sans se laisser décourager par les mécomptes et les difficultés sans nombre qu'il a rencontrés.

Comme on dit vulgairement que l'Enfer est pavé de bonnes intentions, on peut ajouter que tout esprit ordinaire peut enfanter un grand projet; mais au génie appartiennent seul les vertus nécessaires pour accomplir ces projets.

Un seul fait prouvera quelle résistance féroce il a rencontrée en son peuple, et quelle haine a fait naître son plan civilisateur : ce même peuple qui avait laissé Iwan IV sacrifier plus de quatre-vingt mille victimes à sa sanguinaire fantaisie, sans oser attenter à ses jours et même sans murmurer, a tenté plus de dix fois d'assassiner Pierre I^{er}. Ne fallait-il pas que ce prince eût un grand cœur et qu'il aimât bien ce peuple pour ne pas le fuir en l'abandonnant à sa lèpre tenace?

Pour réaliser son miracle de transformation, voici l'œuvre colossale qu'il devait accomplir :

D'abord, se former une armée, c'est aux étrangers qu'il confie ce soin : le Français Lefort et l'Anglais Gordon lui organiseront une armée permanente, dirigée par des officiers étrangers.

La longue robe persane convenant peu, comme uniforme militaire, Pierre I^{er} fait adopter à ses soldats un uniforme rappelant celui des armées allemandes. Les prêtres crient au sacrilège, les soldats se révoltent et le sang coule à flots. Mais il persévère et impose d'abord le costume de l'Européen avant d'en imposer les idées.

Cette armée formée, il l'exerce par de petites guerres, préparatoires aux grandes, car il doit vaincre la Turquie afin d'avoir des débouchés sur la mer Caspienne et la mer Noire.

Il doit battre les peuples riverains de la mer Baltique

et enfin, abattre cet ennemi redoutable, ce héros, foudre de guerre, Charles XII.

Enfin il doit doter sa patrie d'une marine, d'une industrie, y faire refleurir le commerce, y importer les sciences, les arts, les lettres et les usages policés.

On le voit, la tâche était lourde pour un seul homme !

Mais celui-là croit à sa prédestination, il sent que c'est la Providence qui lui donne ce but à accomplir, il est donc sûr qu'elle lui donnera une longue vie, et ceci le rend d'une témérité inouïe devant les dangers de toutes sortes.

Une chaloupe européenne, échouée sur une côte, est aperçue par lui dans son expédition contre les Chinois ; on lui explique ce que c'est qu'une flotte et, de ses propres mains, il construit une immense barque (celle qui est conservée à Pétersbourg, à son ancienne maison, transformée en église), et lui qui avait une horreur instinctive de l'eau, il la lance cependant sur les flots et la dirige ; dès lors il comprend la nécessité de la navigation, et jure qu'il aura une flotte. Il confie le pouvoir à Romonodowsky, un vieux boyard, qu'il nomme czar par intérim ; il confie aux généraux Gordon et Lefort l'ordre public, comme chef des troupes, et voulant voir par lui-même fonctionner cette civilisation dont ces étrangers qui l'ont élevé lui ont parlé, voulant la juger dans ses effets et dans ses résultats, ce souverain, qui n'a que vingt-trois ans, quitte les plaisirs faciles que pourraient lui offrir la cour et la puissance ; il brave ce préjugé enraciné, cette superstition générale qui voulait que jamais Russe, et surtout souverain, n'allât au milieu des hérétiques ; il quitte ses États. Il va d'abord à Riga, qu'il ambitionne de posséder un jour ; il reste déguisé (1697), au péril de ses jours ; il étudie la situation, le commerce, les débouchés de cette ville. De la Livonie il va en

Prusse, en Angleterre, en Hollande ; dans ces contrées, les rois accueillent avec un empressement curieux et intéressé ce jeune barbare. Pierre va dans ces cours prendre des leçons de diplomatie, mais il visite en même temps les chantiers, les fabriques, les manufactures ; il se fait donner des leçons par tous les artisans, il les prend avec ardeur, les reçoit avec reconnaissance et il devient constructeur de navire, pilote, ingénieur de terre, ingénieur de mer ; l'outil et le compas à la main il travaille comme le plus laborieux des ouvriers ; l'Europe s'étonne, mais lui n'y prend pas garde, il continue à apprendre, à voir, à noter sur son carnet ce qu'il voit de bon et d'utile ; l'humble maison du paysan reçoit sa visite, il veut connaître son installation, puis il se fait montrer les instruments aratoires, il en prend la forme, le dessin et en note l'utilité ; de là il va dans les hôpitaux : le scalpel à la main, il apprend par la dissection l'anatomie, cette science nommée sacrilège et satanique en Russie, et il en comprend la merveilleuse utilité, et il se dit qu'il aura chez lui des académies de médecine et des hôpitaux, et, tout en accomplissant ses pérégrinations, il décide des médecins étrangers à aller se fixer chez lui ; il se fait expliquer l'art de la construction par les architectes, car il est de ceux qui pensent que pour commander bien il faut tout connaître. Il fait aussi des enrôlements d'architectes et d'ingénieurs ; il recrute des centaines d'étrangers de différentes professions. Enfin, dans tous les ateliers on le voit, après s'être fait initier aux divers arts, travailler à se les rendre familiers. La marine est son but principal ; il s'embarque déguisé sur des bateaux allant de la Hollande en Angleterre, et là il est tour à tour matelot, contre-maître et pilote ; il étudie théoriquement et pratiquement la science navale. C'est dans un de ces voyages qu'il a rencontré un Français,

Breton de naissance, qui a joué un rôle en Russie, et qui y a eu une aventure tristement célèbre, je veux parler de Villebois. Voici, à son sujet, ce que disent les notes manuscrites qui sont dans la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, dont j'ai parlé déjà.

« J'ai pensé (dit M. Fagnani) que quelques détails biographiques sur ce personnage, par une personne l'ayant connu personnellement à la cour de Russie, ne seraient pas sans intérêt.

« Le sieur Villebois, officier de la marine royale, était fils d'un gentilhomme bas-breton, fort pauvre et chargé d'une nombreuse famille; aussi faisait-il commerce clandestin avec les interlopes anglais qui venaient trafiquer en fraude en Bretagne, et il employait ses enfants à ce métier scabreux; le Villebois dont il est ici question avait vingt-cinq ans lorsqu'il se trouva compromis dans une très-fâcheuse affaire, à cause de son commerce avec les contrebandiers; il s'évada, alla en Angleterre, où, grâce à quelques lettres de recommandation, il fut embarqué comme petit officier à bord d'un bateau de guerre. A ce moment le czar était à Saardam; sous un déguisement de matelot suédois, il étudiait la construction. Un hasard, heureux pour Villebois, fit qu'il s'embarqua sur le même bâtiment où était Villebois et qui retournait de Hollande en Angleterre; dans le trajet de Texel à la côte britannique, le navire éprouva, pendant trois jours, une si épouvantable tempête que le capitaine et tout l'équipage, effrayés par la grandeur du danger et aussi accablés de fatigue, ne faisaient plus rien pour essayer de conjurer le péril; Villebois, brave et intrépide comme un Breton, conservait seul tout son sang-froid; il fit une action d'éclat qui aurait dû lui coûter dix fois la vie et qui le laissa sain et sauf; le czar aimait l'énergie et le courage, il fut enchanté et prit cet homme en grande estime; il

alla l'embrasser, lui fit mille éloges et soudain il lui demanda s'il voulait être son aide de camp et être en même temps l'amiral de ses futurs vaisseaux.

« Villebois regardait d'un air fort étonné ce matelot suédois, lui faisant une offre pareille, et il se demandait s'il n'avait point à faire à un fou. Pierre I^{er} comprit sa pensée, et, se mettant à rire, il lui dit, avec cet air aimable et sans façon qu'il savait prendre lorsqu'il le voulait et qui séduisait et impressionnait, même plus que la hauteur : « Mon ami, j'ai oublié de te dire mon nom, je « suis Pierre I^{er}; veux-tu accepter mon offre? Je serai « heureux de t'avoir à mon service et je saurai te « prouver combien je t'estime. »

« Villebois, charmé de cette heureuse rencontre, accepta avec empressement l'offre de ce souverain.

« Il remplit pendant longtemps ses deux emplois de façon à se mériter la confiance et l'estime du czar, qui avait pour son caractère une grande sympathie; ce Breton avait les qualités et les défauts de l'homme de sa province : il était intègre, désintéressé, excellent matelot, bon soldat, brave jusqu'à la témérité et parfois jusqu'à la férocité; mais il aimait le vin et l'orgie. Pierre I^{er} avait ces mêmes qualités et ce même défaut, aussi aimait-il la société de Villebois au combat et à table; mais Villebois avait l'ivresse mauvaise, et plusieurs fois, sous l'empire du vin, il avait insulté et même tué plusieurs personnes. Pierre lui avait pardonné, se contentant de lui dire : « Méfie-toi, le vin te jouera un mauvais tour; car tu as « l'ivresse sanguinaire. »

« Villebois, connaissant bien combien ceci était exact, évitait de boire, ce qui est fort difficile en Russie, vu la fréquence des occasions et les habitudes générales d'ivrognerie.

« Un jour, cet officier se trouvait avec le czar à Trelem-

vitz, maison de plaisance, sur la baie de Pétersbourg ; ce souverain lui confie un message secret à porter à Catherine qui était à Croonstad ; Villebois monta à cheval, le froid était si excessif qu'il dut boire quelques gorgées d'eau-de-vie pour se réchauffer en route. Il arriva cependant chez la czarine avec l'extérieur d'un homme qui a toute sa tête ; du moins il parut tel aux officiers de service, devant qui il dut se présenter et montrer l'ordre du czar de le laisser pénétrer sur l'heure auprès de Catherine ; mais on l'introduisit dans un boudoir très-chaud, ce qui produisit une vive réaction ; il n'eut point le temps de s'en rendre compte, car les dames d'honneur l'introduisirent dans la chambre où était couchée la souveraine et s'éloignèrent par discrétion, sachant que cet officier venait en mission secrète.

« Il se passa alors un acte inouï dans les annales, Villebois, sans dire un mot, se jeta sur la souveraine avec un élan de tigre et, avec une brutalité qui compromit les jours de Catherine, il accomplit sur elle le plus sanglant des outrages.

« Comme on connaissait le caractère violent de Pierre I^{er} et aussi son grand amour pour Catherine, on ne savait plus comment lui apprendre cet horrible événement, et tout le monde pensait que dans sa fureur il allait faire supplicier le coupable.

« Bien loin de là, en écoutant ce récit il parut atteint d'une immense tristesse, les larmes lui vinrent aux yeux, puis il s'écria : « Oh ! le malheureux ! il était ivre, et de-
« main, lorsqu'on lui contera les détails de son action, il
« sera désespéré, car c'est un serviteur loyal et dévoué ! »

« Tout en marchant de long en large dans son appartement, il grommelait : « Bien certainement il ne savait
« plus ce qu'il faisait... et pourtant je dois le punir... oui,
« il faut faire un exemple et donner une réparation à cette

« pauvre Catherine... et cependant cet animal est innocent... »

« Chacun était surpris de cette indulgence si rare chez le czar.

« Enfin il donna ordre que, sur son simple procès-verbal, Villebois fût mis au fer pour deux ans; mais il ajouta qu'on ne devait pas l'assujettir au travail ordinaire du bagne et il recommanda qu'on le traitât bien.

« Six mois après, il le graciait, le rappelait près de lui et lui rendait ses commandements et son amitié. »

J'ai placé ici toute la note de M. de Fagnani, quoique la dernière aventure nous transporte au milieu du règne de Pierre le Grand; en la coupant en deux parties, elle serait devenue inintelligible. Du reste, la magnanimité que montre en cette circonstance Pierre I^{er} nous prouve que son âme aimait la justice. Villebois avait commis un crime odieux et qui était bien de nature à blesser l'orgueil du souverain et l'amour-propre du mari, et cependant il dit : Cet homme est innocent, car il était ivre ! Il est triste, mais non colère, et il montre une indulgence sans exemple.

Il faut que son amour de la justice soit bien grand, car il a un caractère violent, emporté, et il est terrible dans ses vengeances légitimes comme nous allons le voir.

Il était à Vienne et prêt à se mettre en route pour aller visiter l'Italie, lorsqu'il apprit que les strélitz avaient quitté les postes frontières qu'on leur avait confiés et qu'ils marchaient sur Moscou afin de remettre sur le trône Sophie que Pierre le Grand avait enfermée dans une forteresse; il rebrousse chemin et revient en toute hâte dans ses États.

Mais le général Gordon n'attend point son retour pour punir les rebelles. Voici encore, d'après les notes de Fa-

gnani, qui était alors ambassadeur résidant à Moscou, ce qui arriva et ce que cet Italien affirme avoir vu de ses propres yeux.

Le général Gordon, commandant de la milice étrangère, et à qui Pierre avait confié le soin de maintenir l'ordre, ayant su que les strélitz avaient quitté leur casernement d'hiver sans ordre et qu'ils s'avançaient vers Moscou à marche forcée afin de faire un coup d'État, et ce général sachant que pour ne point s'embarrasser dans leur marche, ils s'étaient divisés en deux colonnes suivant des routes différentes, il se porta, à la tête de ses douze mille soldats étrangers, à la rencontre de la première colonne forte de dix mille hommes; ces strélitz, surpris à l'improviste, fatigués par la longue marche qu'ils venaient de faire, furent facilement battus; Gordon en fit un tel carnage que sept mille restèrent sur le champ de bataille, les autres s'enfuirent et se réfugièrent dans les diverses provinces de l'empire.

Sans perdre du temps, Gordon se porta au-devant de la seconde colonne forte de huit mille hommes, mais ceux-ci, prévenus du désastre des leurs, s'étaient retranchés dans une île environnée de marais; le général anglais cerna l'île, les força par la famine à se rendre, ensuite il les décima; ceux sur qui le sort tomba furent arquebusés sur-le-champ, il fit grâce de la vie aux autres, mais il les emmène prisonniers à Moscou.

Suivi par ces rebelles vaincus, il entra par une porte dans la quatrième capitale de la Russie au même instant où le czar faisait son entrée triomphale par une autre porte.

Gordon s'empressa d'aller lui rendre compte du dur châtiment qu'il avait imposé aux strélitz, mais tous les souvenirs de Pierre I^{er} s'étant réveillés, il revoyait sa mère et lui poursuivis par ces soldats, il revoyait le

glaive qu'ils avaient levé sur sa tête d'enfant, il revoyait l'horrible spectacle de tous les siens, égorgés par ces soldats maudits, enfin il se souvenait que trois fois ils avaient mis Moscou en feu, et tous ces amers souvenirs avaient excité en lui une de ces fureurs sanglantes, terribles, auxquelles il était sujet.

Sous l'empire de ces sentiments violents, il reprocha à Gordon d'avoir infligé à ces misérables un châtiment trop honorable et peu proportionné à leurs forfaits. — Ce général lui fit observer qu'il avait puni en soldat et suivant les lois militaires. — Je veux, s'écria Pierre I^{er}, qu'ils soient punis en vulgaires assassins.

Gordon lui fit remarquer que ceux qui s'étaient rendus avaient sa parole de soldat qu'ils auraient la vie sauve, et que, du reste, dispersés en Sibérie, ils ne seraient plus un danger.

Pierre ne voulut rien entendre, et le jour même il exigea qu'on fit leur un procès comme à de simples criminels et que tous en bloc fussent condamnés à mort, ce qui fut fait.

La nuit était arrivée, mais Pierre I^{er} ne voulut point attendre au lendemain; les six mille strélitz furent amenés dans un enclos entouré de palissades, situé aux portes de Moscou, on alluma des torches et on leur lut une sentence qui condamnait deux mille d'entre eux à être pendus et les quatre mille autres à être décapités; ensuite on les fit sortir dix par dix de l'enceinte dans une plaine voisine, le czar comptait lui-même, les soldats de sa garde, réduits à faire l'office de bourreaux, prenaient ces dix hommes, les pendaient au même gibet, puis on faisait sortir dix autres victimes, et bientôt ces deux mille grappes humaines se débattirent dans les convulsions de l'agonie.

Pierre I^{er} avait convoqué à ce hideux spectacle tous

les ministres résidents, tous les hauts fonctionnaires et tous les seigneurs de la cour, et tous le virent allant d'un groupe à l'autre, et raillant et insultant ces agonisants.

Dans ce même champ on avait, d'après ses ordres, préparé un grand nombre de poutres qui devaient servir de billots; on fit sortir par cinquante les quatre mille victimes restantes, on les fit agenouiller, la tête appuyée sur la poutre, et ceci fait on les décapitait à la file.

Qu'on juge de l'angoisse des derniers, ils avaient à entendre la hache s'abattre quarante-neuf fois avant d'être débarrassés de leur attente mortelle.

Quarante-neuf cris de suprême douleur venaient résonner à leurs oreilles.

Et les cinquante suivants devaient poser leur figure sur ce bois dégoûtant du sang de leurs frères.

La garde impériale était encore condamnée à cette horrible besogne. Mais, à un moment donné, le czar, qui venait de vider un verre d'eau-de-vie, s'empara d'une hache, et les narines dilatées, les yeux lançant des éclairs de joie farouche, il se mit à abattre cinquante têtes; élaboussé de sang, la figure contractée par la fureur et éclairé par la lueur rouge des torches, il était hideux à voir. Sa triste besogne accomplie, il passa la hache à l'amiral Apraxim en lui disant : Fais-en autant.

Apraxim, déjà âgé et rendu tremblant par l'horreur que lui inspirait ce sinistre spectacle, dut s'y reprendre à quatre ou cinq fois pour trancher chaque tête.

Pierre I^{er}, pendant ce temps, insultait les victimes et leur reprochait leurs forfaits.

Tous les seigneurs présents durent abattre cinquante têtes.

Par les ordres souverains, toutes ces têtes furent posées sur des pieux de fer qui furent scellés dans les cré-

neaux des murs de Moscou, et elles restèrent exposées pendant toute la vie de ce prince.

Moscou eut encore une horrible nuit sanglante.

La princesse Sophie avait été l'initiatrice de cette révolte, Pierre l'enferma dans la chambre la plus malsaine de sa prison, et il fit placer en face de sa fenêtre, sur un mur qui n'en était éloigné que de deux mètres, le corps et les têtes des officiers supérieurs des strélitz; ces cadavres restèrent là jusqu'à leur complète décomposition.

Dans l'implacabilité de sa vengeance, Pierre I^{er} pensa aux strélitz qui avaient pu échapper au massacre que le général Gordon avait fait de la première colonne des révoltés, il publia un ukase qui défendait, sous peine de mort, de leur donner asile.

Ensuite, il fit rechercher avec soin les femmes et les enfants de tous les strélitz, il les fit interner dans un désert inculte et malsain et il publia défense, sous peine de mort, à eux et à leurs descendants de quitter cette terre.

Il fit ériger sur toutes les grandes routes des pyramides sur lesquelles il fit inscrire les nombreux forfaits des strélitz et leur arrêt de mort, et ceci pour que leur mémoire fût odieuse à la postérité.

Nous avons vu dans l'histoire russe ce spectacle affligeant d'hommes doués d'une grande intelligence commettre des actions coupables et des crimes, Pierre le Grand nous donne, lui, le spectacle plus douloureux encore d'un homme de génie s'oubliant jusqu'au hideux rôle de bourreau et transformant la justice en vengeance implacable.

Beaucoup d'écrivains, en parlant de ce héros du Nord, ont dit que ses grandes actions devaient l'absoudre de ses crimes devant la postérité; je trouve que ces auteurs

ont eu tort : l'homme, qui a en lui cette divine étincelle qui s'appelle génie est bien plus coupable que les autres de commettre de ces crimes qui viennent humilier la conscience humaine.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce prince avait encore en lui de ces instincts des vieux Russes, instincts pareils à ceux du chacal qui aime la vue du sang et des supplices, et ce n'est point seulement en cette circonstance qu'il l'a prouvé : nous allons le voir trois fois encore se faire bourreau, et sa dernière victime sera son fils !

.
Débarrassé de cette troupe révolutionnaire, Pierre le Grand ne songea plus qu'à poursuivre son vaste plan.

Il attira huit cents savants, ouvriers, ingénieurs ou hommes utiles en Russie, puis il força quatre cents jeunes nobles russes à s'expatrier et à aller s'instruire à l'étranger, et il exigea que ces jeunes gens se missent en correspondance avec lui afin qu'ils le tinsent au courant de leurs études et de leurs progrès. A leur retour, ceux qui rapportaient des connaissances utiles étaient reçus par lui à bras ouverts, il livrait les autres à la moquerie et au sarcasme de ses bouffons.

Voyant que la noblesse murmure des progrès qu'il veut introduire et persiste à l'entraver, il fait une loi dont l'esprit est que tout possesseur de fief se doit au service de l'Etat, puis il codifie la loi qui favorise un fils au choix du père, ne laissant aux autres enfants que les biens meubles, et il déclare que les héritiers de biens meubles ne pourront les convertir en immeubles qu'après dix ans de service militaire ou quinze ans de service civil ou d'exercice d'un art quelconque, ou encore du commerce; il stipule que les héritiers de cinq cents roubles de biens

qui n'auraient pas appris les éléments de leur langue ou une langue ancienne ou étrangère, se verront déshérités au profit de l'État.

Cette loi força les nobles à sortir de leur paresse, sous peine de se voir ruinés, ils durent se décider à faire étudier leurs fils ; tous les jeunes gens durent servir leur patrie ou civilement ou militairement ; continuant sa guerre acharnée contre les inutiles, Pierre déclara que, Fœdor ayant détruit les anciens titres, il allait y avoir une nouvelle noblesse ouverte à tous, à l'ouvrier qui se distinguerait par son travail intelligent, au constructeur qui rendrait des services à l'État, tout comme au militaire et au marin qui servirait sa patrie avec bravoure, et encore au fonctionnaire intègre et intelligent. Et, en effet, il ne donna plus des titres que pour services rendus à la patrie, dans quelque carrière que ce fût.

Voilà certes une grande et belle noblesse instituée et je ne sache pas qu'un républicain ait jamais inventé quelque chose de plus démocratique que cela !

Pour favoriser les arts, les sciences et les lettres, Pierre le Grand compta leur culture comme service à l'État, et le savant et l'artiste recevaient des grades, les fonctionnaires en recevaient aussi, et l'on eut des généraux civils, des généraux en mathématiques, en art, ou, si l'on préfère, des professeurs recevant après un nombre d'années de professorat le grade de général civil. — L'organisation installée par Pierre le Grand fonctionne encore aujourd'hui en Russie, l'étranger, qui n'est point au courant de cette organisation, ne peut comprendre pourquoi tout Russe, non marchand ou paysan, a un costume et un grade militaire et est au service ; il montre parfois un étonnement très-grand lorsque on lui présente M. le général un *tel* ; il cause avec lui, lui parle guerre, campagne, et l'autre répond : Je n'ai jamais été soldat, je suis gouverneur de la

Banque... L'étranger se dit alors : Pourquoi donc l'appelle-t-on général ?

Oui, artistes, savants, fonctionnaires, ingénieurs, tout homme enfin ayant suivi une carrière utile à son pays est assimilé comme grade à l'élément militaire, et chaque Russe doit servir obligatoirement son pays, mais dans celle des branches qui convient le mieux à ses aptitudes. Son temps fini, c'est-à-dire dix ans à l'armée, quinze dans une carrière civile ou dans les arts, il peut se livrer à la paresse si bon lui semble.

Voilà donc le problème résolu d'exterminer les inutiles pour ne point laisser se former des cocodès, des gommeux, et enfin pour ne pas favoriser une noblesse bonne à rien, si ce n'est à compter ses quartiers, et vivre dans l'oisiveté.

En Russie, tout le monde doit, depuis Pierre le Grand, donner dix à quinze ans de sa vie à sa patrie, si ce n'est comme militaire, c'est comme savant et même comme financier ; organisation vraiment géniale, dont les résultats sont excellents.

Tous ces jeunes gens, arrachés ainsi par le czar à l'ignorance et au fanatisme grossier de leur famille, furent placés par lui selon leurs aptitudes dans les diverses écoles qu'il avait fondées avec le concours des étrangers qu'il avait su attirer en Russie, et là, sinon tous, du moins le grand nombre, fut gagné au progrès et à la civilisation.

Le clergé ne cessait de vociférer contre ce czar impie, et il excitait le peuple à la révolte ; le souverain, au lieu de se laisser intimider par lui, le brava en incorporant tous les fils des prêtres dans un régiment de cavalerie. Jusque-là les fils des prêtres avaient été exemptés du service, et les biens du clergé avaient été aussi exempts d'impôt ; comme je l'ai dit, ces immunités et privilèges avaient augmenté le nombre des popes d'une façon si exagérée

qu'ils formaient un sixième de la population et qu'ils possédaient la moitié des terres de l'empire; Pierre établit l'impôt sur leurs biens. Cette dernière mesure les exaspéra tellement qu'ils payèrent des assassins et leur firent croire qu'ils seraient invulnérables s'ils s'attaquaient à ce mécréant et qu'ils iraient au ciel! Plus de dix fois un hasard providentiel seul sauva Pierre; le clergé trouva deux auxiliaires dans la famille même de celui qu'il voulait perdre: l'épouse de Pierre le Grand, Eudochia Lapoukin, était une Russe rétrograde, le progrès lui apparaissait comme une innovation fatale et dangereuse et elle avait l'élément étranger en horreur, elle s'était appliquée à faire partager ses idées étroites et fanatiques à son fils Alexius; tous deux faisaient cause commune avec les prêtres, et bien loin d'aider le monarque dans sa tâche glorieuse, ils l'entravaient par leurs fréquentes récriminations et par leur sourde hostilité. Pierre I^{er} en ressentit une vive douleur qui finit par se changer en une haine farouche; il se montra sévère et froid envers son fils, et, pour se venger de sa femme, il fit publiquement la cour à une jeune demoiselle d'honneur, qui se nommait Anna Moëns de la Croix. Eudochia Lapoukin, blessée dans sa dignité d'épouse et froissée dans son amour-propre de jolie femme, se laissa aller à faire des scènes de violence et de mauvais goût, qui exaspérèrent tellement Pierre I^{er}, trop violent lui-même pour supporter la violence des autres, qu'il fit appeler au palais le métropolite et les évêques et leur annonça qu'il désirait divorcer; il plaida lui-même sa cause devant eux, mais il reprochait à sa femme de le gêner dans son œuvre de civilisation; or, les prêtres étaient les ennemis jurés de cette civilisation qu'ils appelaient une œuvre infernale, et ils étaient les alliés d'Eudochia, ils refusèrent donc le divorce. Pierre les chassa en leur disant qu'à Rome il aurait trouvé plus de complaisance, et

il brava le clergé en faisant un acte de répudiation ; ensuite il fit conduire par la force l'impératrice dans un couvent, et, sous le coup des menaces les plus épouvantables, il la contraignit à faire des vœux religieux ce qui, d'après la loi russe, lui permettait de contracter un second mariage.

Cette malheureuse Eudochia a bu jusqu'à la lie la coupe amère de l'infortune ; nulle héroïne, y compris même celles qui ne sont que des fictions, n'a eu un aussi triste sort.

Religieuse malgré elle, privée de voir son fils, sachant le czar l'amant heureux de sa rivale, de nouveaux déboires l'attendent ; vingt ans plus tard, elle apprend le couronnement de Catherine, et elle sait que, par un testament, cette esclave aura le droit de désigner son successeur. Ce nouveau coup du destin contraire réveille son courage ; elle veut essayer de lutter, elle, pauvre recluse, contre ce colosse qui est son mari et son ennemi, elle veut essayer de l'abattre pour placer sur le trône son fils Alexius ; elle devient l'âme d'une conspiration, dans laquelle entrent quelques boyards du vieux parti russe, tout le haut clergé, Lapoukin et le prince Alexius ; les deux plus fervents conjurés sont l'évêque de Rostoff, et son frère le comte de Kléboff, le premier est poussé par l'ambition et le second par l'amour, car il est l'amant heureux d'Eudochia Lapoukin.

Un des conjurés calcule que la trahison lui rendra encore plus que la réussite du complot, et Pierre le Grand apprend, en même temps, par lui, la liaison coupable de sa femme et l'existence de la conjuration qui avait pour but de le renverser du trône et de replonger sa patrie dans l'antique barbarie ; il entre dans une fureur titanique et se venge d'une manière odieuse et bien indigne d'un génie tel que lui !

Kléboff est jeté dans un cachot, Pierre lui-même vient assister aux tortures qu'on lui impose, il veut lui faire avouer publiquement qu'il a été l'amant de la czarine; le comte de Kléboff, en galant homme, nie, il jure même sur les saintes images que la souveraine est innocente. Le czar le fait torturer vainement, pendant huit jours, sans que ce preux chevalier trahisse sa dame. Au lieu d'admirer les sentiments chevaleresques qui guident ce jeune homme, Pierre I^{er} ordonne des tortures chaque jour plus épouvantables; enfin, il commande le supplice suprême et condamne Kléboff à être empalé sur la grande place de Moscou; le peuple russe, altéré de chair humaine, se presse sur cette place, où le czar fait office de bourreau en chef, veillant lui-même à ce qu'aucun raffinement de cruauté ne soit oublié; par ses ordres, Eudochia est tenue à une fenêtre; elle doit assister au supplice de son amant.

Lorsque Kléboff paraît au moment de rendre le dernier soupir, le czar s'avance vers lui et lui dit à haute voix : « Te voilà prêt à comparaître devant Dieu, je t'en conjure, avoue devant ce peuple assemblé que tu as été l'amant heureux d'Eudochia Fédérowina Lapoukin. »

Le comte de Kléboff, qui paraissait déjà entouré des ombres de la mort, se redresse; soudain, la vie paraît lui revenir, ses yeux lancent un éclair farouche, et il s'écrie : « Il faut, Pierre I^{er}, que tu sois aussi imbécile que féroce pour t'imaginer que n'ayant rien voulu avouer au milieu de tortures horribles, alors que je pouvais en espérer la cessation, j'irai, à présent que je n'ai plus rien à craindre de toi, plus rien à espérer en ce monde, flétrir une femme d'honneur dans le seul but de servir ta haine aveugle; retire-toi, monstre, et laisse mourir en paix ceux que ta fureur sanguinaire ne peut laisser vivre. » Et cela dit, Kléboff cracha au visage de

Pierre I^{er}, puis sa tête retomba sur sa poitrine ; il avait cessé de souffrir, son âme de preux chevalier était remontée vers les sphères d'en haut.

Ivre de rage de l'insulte qu'il venait de recevoir de Kléboff, le czar alla vers cette infortunée Eudochia et il la menaça de lui faire subir les tortures les plus épouvantables, si elle ne se reconnaissait, par écrit, coupable du crime d'adultère et de celui de haute trahison. La pauvre femme, brisée de douleur et folle de terreur, n'eut point assez de courage moral pour supporter le martyre, et elle écrivit ce qu'il lui demandait ; mais Pierre I^{er}, implacable, ne lui fit grâce d'aucune humiliation, il exigea encore qu'elle renouvelât ses aveux, de vive voix, devant toute la cour.

Après cela, il la fit condamner, comme coupable des crimes de haute trahison et de celui d'adultère, à finir ses jours dans la citadelle de Sinlassbourg.

Notez que cette femme, contre qui son mari prononçait la peine de l'adultère, avait été répudiée par lui qui, déjà, avait fait célébrer son mariage avec Catherine !

La forteresse de Sinlassbourg est une sombre et glaciale prison.

Eudochia n'y eut d'autres serviteurs qu'une affreuse petite naine, aussi hargneuse et méchante que difforme, et par-dessus le marché malade ; cette singulière servante était, tout à la fois, la cuisinière, la femme de chambre, la blanchisseuse et la dame de compagnie de la souveraine ; et lorsqu'elle était malade, ce qui lui arrivait souvent, la souveraine devait la soigner et se servir.

Pierre I^{er} était féroce dans ses vengeances !

Il lui envoya lire l'acte qui condamnait son frère Lapoukin à mort, et celui qui condamnait ses autres complices, à la peine de la forteresse ou à la Sibérie et, enfin,

il lui donna cette douleur suprême de lui faire lire l'acte qui condamnait à mort son fils Alexius.

Tout le monde connaît ce crime affreux, commis par celui qui a été un des plus grands génies de ce grand siècle, fécond en génies; pourtant, je ne puis le passer sous silence.

Le jeune prince Alexius était parvenu à s'enfuir à Naples; son père lui écrit de revenir, qu'il n'a rien à craindre de lui; confiant dans la parole paternelle, il revient à Moscou, et, le même jour, son père le fait emprisonner, puis il le fait transférer à Pétersbourg, et le fait comparaître devant une assemblée de grands, transformés en juges (24 juin 1718), et en plein dix-huitième siècle on vit ce spectacle attristant pour la conscience humaine d'un père qui se fait l'accusateur implacable de son fils, qui signale sa vie de débauché, son oisiveté, qui constate sa lâcheté, et qui prouve que cet être, auquel il a donné le jour, n'a aucune vertu, aucun bon sentiment; mais que ses mœurs sont aussi mauvaises que son âme est perverse et son esprit nul.

Tout ce que lui reproche le czar est vrai; il est très-vrai encore que ce prince a des instincts rétrogrades et pervers, mais qu'il est affligeant d'entendre un père disant cela aux juges de son enfant!

Certes, lorsque Pierre I^{er} s'écria : « Je lui ai dit bien souvent, et c'est la vérité, j'aimerais mieux laisser le trône à un étranger capable et qui ferait le bonheur de ma patrie, qu'à mon fils qui est indigne et incapable de gouverner. »

On admire ce monarque, car ces paroles sont celles d'un grand patriote.

Mais le déshériter, l'enfermer au besoin, c'était assez pour punir ce prince et c'était déjà trop, ce me semble, pour le cœur du père. Pierre I^{er} n'en a point jugé ainsi,

son fils est condamné à mort par ces juges qui ont bien compris que ce fils était condamné dans la conscience de son père (7 juillet 1718).

Cependant, les ministres étrangers résidant en Russie vont trouver le czar et lui représentent que cette exécution fera une triste impression dans l'Europe civilisée ; alors, par politique, Pierre I^{er} signe un arrêt de grâce... Mais le lendemain, on apprend que le prince est mort dans sa prison, et on ajoute qu'en entendant la lecture de la sentence de mort prononcée contre lui, il est tombé dans des attaques nerveuses qui l'ont emporté vingt-quatre heures après.

Mais si tout le monde raconte cette histoire, nul n'y croit, car on sait que Pierre a été lui rendre visite et que c'est une heure après cette visite qu'il a succombé.

Les historiens russes sont muets sur cet abominable drame, il est encore trop récent pour qu'ils osent en parler. Mais voici ce que l'Anglais Peters Bruce, qui vivait en Russie à cette époque et qui avait aidé Pierre I^{er} dans son œuvre civilisatrice, a écrit sur ce sujet dans ses Mémoires publiés à Londres (livre VI) :

« Le procès commença le 25 juin et finit le 6 juillet ; la Cour souveraine, d'une voix unanime, prononça la sentence de mort, laissant au czar le choix du genre de supplice. Le czarévitz comparut devant la Cour, on lui lut sa sentence, et il fut reconduit en prison dans le château.

« Le lendemain, Sa Majesté, accompagnée de tous les sénateurs, de tous les évêques et de plusieurs autres personnes de marque, se rendit au château et entra dans l'appartement servant de prison à son fils ; peu de temps après le maréchal Weide sortit, et m'ordonna d'aller chez Bear, droguiste, dont la boutique était près, et de lui dire de faire la potion forte, qu'il avait

« commandée lui-même; en apprenant l'objet de mon
« message, Bear devint très-pâle; la peur le saisit et son
« état de trouble me surprit au point que je lui demandai
« quel en était le sujet, mais à cet instant le maréchal ar-
« riva dans le même désordre, disant au droguiste qu'il
« aurait dû être plus expéditif, vu que le prince était dans
« un état d'apoplexie. Aussitôt le droguiste lui remet une
« coupe d'argent avec son couvercle; le maréchal chan-
« celant à chaque pas la porta lui-même dans la chambre
« du prince; une demi-heure après, le czar, avec toute sa
« suite, se retira avec une contenance des plus tristes. Le
« maréchal Weide m'ordonna de rester dans l'apparte-
« ment du prince et de le prévenir s'il arrivait un acci-
« dent. J'y trouvai deux médecins et deux chirurgiens de
« quartier avec lesquels je dinai de ce qui avait été pré-
« paré pour le repas du prince; on ne tarda pas à appeler
« les médecins pour aller auprès du prince qui tombait
« de convulsions en convulsions. Il expira vers les cinq
« heures après midi, j'allai informer le maréchal qui
« alla en donner avis à Sa Majesté, qui ordonna de faire
« embaumer le corps du prince et de le mettre dans un
« cercueil, ce qui fut fait; on mit un drap noir sur le cer-
« cueil et par-dessus un second richement brodé d'or; on
« le transporta du château à l'église de la Trinité et le
« soir, à onze heures, on le plaça dans le caveau du châ-
« teau; il fut déposé à côté du cercueil de la princesse
« son épouse; le czar et Catherine, ainsi que les princi-
« paux de la noblesse, assistaient solennellement aux fu-
« nérailles. On a varié sur le récit des circonstances de
« cette mort. On répandit le bruit que la lecture de la
« sentence qui le condamnait à mort, la frayeur le fit
« tomber en attaque d'apoplexie et qu'il en mourut;
« très-peu de personnes ajoutèrent foi à cette histoire.
« Mais il était dangereux de dire ce que l'on pensait, les

« ministres de l'empereur et ceux des États de Hollande
« furent exilés de la cour pour avoir parlé trop librement
« en cette circonstance. »

Ce même Peters Bruce fut chargé, peu de temps après ce drame, de faire l'éducation du duc de Varsovie, fils du malheureux Alexius ; il était donc bien placé pour connaître la vérité et son récit n'est point le résultat de la malveillance d'un ambitieux déçu.

Du reste, comme l'a dit M. de Voltaire : « Quoi qu'il en soit, Pierre I^{er} était capable de ce forfait, il était grand chimiste et avait une des plus belles apothicaireries de l'Europe. »

Pierre le Grand, devant le cadavre de son fils, pleura, mais il dit à haute voix, que c'était un grand misérable, que l'arrêt qui le frappait était juste et qu'il venait de donner une grande preuve d'amour à son peuple.

On se figure aisément la douleur de la pauvre mère, et dans quelle tristesse mortelle sa vie se consumait dans son affreuse prison !

Neuf ans après, Catherine morte, les grands, par une révolution de palais, proclamèrent le duc de Varsovie, fils d'Alexius, czar, sous le nom de Pierre II. Eudochia crut avoir enfin quelques années heureuses près de son petit-fils, mais les grands ne voulurent point qu'elle fût relevée de ses vœux religieux, craignant son influence sur le jeune prince ; ils ne lui permirent que de changer la forteresse pour le couvent, et une fois par semaine, elle put venir passer une heure auprès de son petit-fils. Bientôt elle eut encore la douleur de le voir mourir ; elle rentra dans le couvent et y mourut enfin de désespoir ; on refusa même à son cadavre les honneurs d'une tombe souveraine, et tandis que Catherine reposait à côté de Pierre I^{er}, Eudochia fut enterrée dans le modeste cimetière du couvent, sa dernière demeure.

Morte, le mauvais destin qui s'acharnait à elle ne fut pas même vaincu !

Étrange et triste destinée... elle a bien dû consoler la noblesse russe de ne plus voir les czars prendre une épouse parmi ses plus belles filles !

Pierre I^{er} est un génie, mais le mal et le bien se disputent son âme. On serait tenté de croire qu'il y a eu deux âmes dans son corps colossal, une infâme, féroce, et l'autre sublime de magnanimité.

On ne peut s'expliquer que le même homme commette simultanément ces actions si opposées.

La conscience éprouve aussi une sorte de malaise, de voir le bien résulter du mal, et de voir la Providence se servir d'un homme, qui n'est point civilisé, pour en faire un instrument de civilisation.

C'est pourtant ce que nous voyons avec Pierre I^{er} ; ce prince a un fond de cruauté implacable, il commet des crimes odieux et pourtant il est le génie bienfaisant et civilisateur de sa patrie !

C'est même pour servir la cause du progrès qu'il commet les actes les plus barbares.

Il a appliqué la formule homœopathique à la barbarie : *Similia, similibus curantur.*

Après avoir constaté les crimes de ce grand homme, suivons-le un instant dans ses guerres et ici nous devons l'admirer sans restriction. Nous le verrons accomplir à lui seul des actes d'abnégation, de courage et des actions d'éclat en nombre plus que suffisant pour illustrer dix vies, et, spectacle unique dans l'histoire, nous verrons cet autocrate descendre volontairement du pouvoir pour y remonter par tous les degrés de l'ordre social, tout comme il arrive à son grade d'amiral et de général en passant par tous les grades dans la marine et dans l'armée ; non de la façon dont l'ont pratiqué cer-

tains princes du sang, mais bien effectivement, en faisant le travail et la faction du soldat et le dur labeur du matelot. Il a voulu apprendre à sa noblesse ignorante et oisive que le travail ennoblissait, et c'est par l'exemple qu'il lui a démontré cette grande vérité.

Pourtant ce noble exemple n'avait point eu le résultat qu'il pouvait en espérer, car, en 1709, les officiers de son armée étaient encore tous étrangers ou de petite noblesse ou bien pris dans le peuple; la grande noblesse se tenait à l'écart et persistait dans son inutilité; alors Pierre I^{er} prit un parti énergique; pour la faire sortir de sa honteuse apathie, il publia un ukase faisant savoir que tout noble, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge de trente, qui se serait soustrait à une inscription dite volontaire, verrait ses biens confisqués au profit de son dénonciateur.

Les nobles s'empressèrent de se dénoncer mutuellement; les esclaves se vengèrent de la cruauté de leurs seigneurs en les dénonçant. Un grand nombre de fortunes furent ainsi saisies; ceci décida la noblesse à entrer dans la nouvelle impulsion donnée par leur souverain, tous firent inscrire leurs fils, et ces jeunes gens furent placés par Pierre le Grand dans les diverses écoles qu'il avait fondées, et là, au contact des étrangers, ils perdirent un peu de leurs mœurs et idées barbares; d'autres furent envoyés en Allemagne, en Angleterre et en France, et ils prirent, dans ces contrées, le goût de la civilisation et du progrès.

Les levées militaires étaient difficiles à faire, attendu qu'il n'existait, en Russie, à cette époque, aucune sorte d'état civil. Chez les grandes familles, on tenait un registre sur lequel on inscrivait les morts et les naissances, mais le reste du peuple ne connaissait que vaguement son âge et le souverain ne pouvait faire un appel exact

des hommes pour l'armée; Pierre 1^{er} n'a pas institué de véritable état civil; il s'est contenté de donner l'ordre aux popes d'inscrire sur des registres de paroisse les naissances et les morts, en ajoutant aux noms de baptême le nom de famille; c'était déjà un progrès. Nous verrons, du reste, que la copie de cet acte de naissance est tout ce que possède encore actuellement le Russe comme état civil.

Les femmes russes ne s'en plaignent pas, car, moyennant un beau cadeau, les popes leur octroient toujours l'âge qu'elles désirent avoir.

Toutes les guerres de Pierre 1^{er} ont eu pour but unique de civiliser sa patrie en lui donnant des ports de mer; il a été en ceci tout l'opposé de Charles XII qui a guerroyé pour guerroyer, promenant son armée du nord au midi sans autre but que celui de rechercher la gloire, et peut-être encore pour céder à sa nature de royal aventurier.

Pierre 1^{er} commence sa première guerre à l'âge de vingt-trois ans; mais ayant la modestie du vrai génie, il comprend son incapacité à la diriger, et il fait sa campagne contre les Turcs et le siège d'Azoph en qualité de simple capitaine des bombardiers. Là il fait l'essai de ces douze premiers bâtiments de guerre qu'il a aidé à construire de ses mains souveraines; il leur doit la prise d'Azoph, ce qui lui donne l'ardent désir de posséder un jour une bonne marine et des ports de mer.

Au retour de cette expédition victorieuse, il entre à Moscou, non en triomphateur, c'est à son armée qu'il désire que le triomphe soit décerné et non à lui, et il défile devant celui qu'il a nommé vice-czar, devant Romodanowski, en simple capitaine de bombardiers.

A Narva, il n'est pas présent à l'armée, et ses troupes éprouvent un revers sans précédent; ses trente-deux

mille soldats sont battus, massacrés, désarmés par huit mille Suédois.

Pierre I^{er} se raidit contre ce coup du sort; il n'a pas un blâme, pas un reproche pour ses généraux; il montre toute la vaillance de son âme en ne se laissant point décourager dans cette adversité qui est rendue plus terrible par une révolte qui éclate dans ce même moment dans les régiments de l'Astrakan; le fils d'un strélitz supplicié à Moscou a réussi à souffler la révolte, et le prétexte a été le costume européen imposé à l'armée russe.

Pierre I^{er} envoie son meilleur général, Cheremeleff, punir les révoltés, et il se met au travail avec ardeur, menant de front la reconstitution d'une autre armée et la construction de sa marine; lui-même instruit les soldats, il choisit parmi eux ceux qui lui paraissent les plus aptes et en fait des officiers, il prend les cloches de ses nombreuses églises et les transforme en canons.

Lorsqu'il est parvenu à se reformer une armée, il songe à s'emparer de l'Ingrie et de la Carélie afin d'avoir les clefs de la Baltique; Charles XII lui fait la partie belle, il abandonne ses États à la garde de ses lieutenants, et il se promène en vainqueur en Saxe et en Pologne, et à ceux qui lui font observer que les efforts du czar tendent à lui enlever l'Ingrie et la Carélie, il répond en haussant les épaules que son fouet sera suffisant pour en chasser la canaille moscovite, son czar compris.

Mais Pierre I^{er} n'imite point les imprudentes fanfaronnades de son ennemi; il l'estime, connaît sa force et il agit avec prudence, profitant habilement de toutes ses fautes; on sent qu'il ne recherche pas une vaine gloire, mais qu'il veut seulement ces provinces qui doivent mettre sa patrie en contact avec l'Europe.

Il reprend Narva, tandis que Menchikoff fait le siège

de Derfs ; pendant ces deux sièges, il montra une activité dévorante, il va d'une place à l'autre, dirigeant les travaux de son génie et s'exposant au feu comme un simple soldat.

Un épisode du siège de Narva nous donne une idée exacte du caractère de Pierre I^{er} : la ville lui appartient, il ne veut plus verser inutilement le sang de ces ennemis, mais ses soldats barbares continuent à tuer pour tuer, il en perce lui-même plusieurs de son glaive en annonçant que ceux qui commettront le crime de tuer un ennemi vaincu auront le même sort. Ceci est grand et humain ; mais voilà qu'on lui amène prisonnier Horn, le commandant de la ville, et furieux il soufflette ce brave qui s'est défendu en désespéré, en lui disant : Ne devais-tu pas te rendre puisque tu étais sans espoir de secours ; c'est ton obstination sans excuse qui a amoncelé tant de cadavres ! Puis, lui montrant son épée, il ajoute : Elle est teinte non du sang suédois, mais du sang russe ; sans elle tous les malheureux habitants de cette ville auraient été égorgés.

Peu de temps après, la Courlande était envahie, l'Ingrie était prise ainsi qu'une partie de la Livonie, et Moscou voyait arriver douze mille prisonniers suédois. Mais Pierre le Grand n'annonce point à son de trompe cette victoire, il se contente de dire : « Grâce au ciel, à deux contre un nous avons pu vaincre les Suédois ; espérons qu'un jour nous parviendrons à les battre à nombre égal. »

De combien ce langage modeste est plus grandiose que celui des fameuses dépêches de Guillaume à Augusta !

Et lorsque Cheremeleff éprouve un revers, bien vite ce monarque lui écrit : « Ne vous affectez pas, la constance dans la victoire rend les hommes vains et imprudents. »

Comme c'est profond et vrai !

Enfin il s'empare un jour d'une ville sur la Néva, et alors il laisse éclater toute sa joie, car c'est le premier pas direct vers son but, il la nomme Schlusselfbourg, qui signifie clef de la Baltique; en se voyant rapproché de ce but désiré, son ardeur ne connaît plus de bornes; il lance sa flotte dans la Néva, lui-même tient le gouvernail et la dirige; il passe calme et impassible comme le Destin au milieu du feu de Nieutschants, et soudain l'amiral suédois, qui ne soupçonnait pas même l'existence de la flotte russe, voit surgir au milieu de ses bâtiments les bâtiments russes; Pierre le Grand, la hache en main, commande l'abordage et lui-même s'élance le premier, et la flotte suédoise est en partie détruite et en partie prisonnière. Cette victoire gagnée, le héros ne se repose pas; il reconnaît le golfe, le sonde, le scrute, il aperçoit une île marécageuse et déserte, et il dit : « C'est là que sera la cinquième capitale de mon empire. » Comme Alexandre a fait pour Alexandrie, il trace lui-même le plan de la ville et choisit l'emplacement du port destiné à la défendre contre les attaques venues de la mer; il désigne l'endroit où s'élèvera la forteresse aquatique de Cronstadt.

Cependant tous les lieutenants de Charles XII multiplient leurs efforts pour reprendre ces parages, mais Pierre I^{er} les défend comme le lion défend sa proie et, tout en guerroyant, il construit Pétersbourg; il fait en quelques années ce qui aurait demandé un demi-siècle à d'autres : chantiers, entrepôts, quais, monuments, forteresses, hôpitaux, églises; tout surgit comme par enchantement de ces marécages, et bientôt ces parages déserts se trouvent transformés, par son activité dévorante, en une ville, la plus belle de la Russie; et, avec cette cinquième capitale, la civilisation arrive, le commerce fleurit, et la

Moscovie n'en est plus réduite à se contenter d'un reflet de la civilisation asiatique, elle devient enfin une grande nation européenne.

Pétersbourg a fait la Russie actuelle.

Si aujourd'hui cette ville était reprise par les Suédois ou par les Prussiens, la Russie, dans moins d'un demi-siècle, redeviendrait l'antique et barbare Moscovie. Je ne comprends donc pas qu'un esprit aussi supérieur que celui de M. de Custine, ait pu ne pas admirer franchement le génie de Pierre le Grand, dans le choix de l'emplacement où il a bâti Pétersbourg, emplacement qui était le seul qui pouvait donner à la Russie la prépondérance sur la Baltique et lui assurer des débouchés commerciaux et une communication avec l'Europe. Au lieu de juger la chose à ce point de vue, M. de Custine, quoique diplomate fils de diplomate, et par conséquent un homme sérieux ou devant l'être, s'arrête à des détails; il critique comme pourrait critiquer un voyageur léger et humoristique.

D'abord, citant le mot d'un courtisan à Catherine, il répète cette phrase :

« Ce n'est pas la faute du bon Dieu, si les hommes se sont obstinés à bâtir la capitale d'un grand empire dans une terre destinée par la nature à servir de patrie aux ours et aux loups. »

Décrivant l'arrivée à Pétersbourg par la Baltique, il dit :

« Rien n'est triste comme la nature aux approches de Pétersbourg; à mesure qu'on s'enfonce dans le golfe, la marécageuse Ingrie, qui va toujours s'aplatissant, finit par se réduire à une petite ligne tremblotante tirée entre le ciel et la mer; cette ligne, c'est la Russie... c'est-à-dire une lande humide, basse et parsemée, à perte de vue, de bouleaux, qui ont l'air pauvres et malheureux.

Ce paysage uni, vide, sans accident, sans couleur, sans bornes, et pourtant sans grandeur, est tout juste assez éclairé pour être visible. Ici la terre grise est bien digne du pâle soleil qui l'éclaire, non d'en haut, mais de côté, presque d'en bas, tant ses rayons obliques forment un angle aigu avec la surface de ce sol disgracié du Créateur; en Russie, les plus beaux jours de l'année sont bleuâtres. Si les nuits ont une clarté qui étonne, les jours conservent une obscurité qui attriste. »

Ceci est vrai, exact; ce n'est pas de la description, c'est de la photographie. Mais voici ce qui n'est plus juste, et en quoi M. de Custine a montré un peu de légèreté :

« Telles sont les approches de Pétersbourg; tout ce qu'il y avait dans le choix de ce site de contraire aux vues de la nature, aux besoins réels d'un grand peuple a donc passé devant l'esprit de Pierre le Grand sans le frapper? La mer à tout prix : voilà ce qu'il disait!... Bizarre idée pour un Russe que celle de fonder la capitale de l'empire des Slaves chez les Finnois, contre les Suédois! Pierre le Grand eut beau dire qu'il ne voulait que donner un port à la Russie, s'il avait le génie qu'on lui prête, il devait pressentir la portée de son œuvre, et, quant à moi, je doute qu'il l'ait pressentie. La politique, et je le crains bien, les vengeances d'amour-propre du czar, irrité par l'indépendance des vieux Moscovites, ont fait les destinées de la Russie moderne. »

Franchement, il faut que M. de Custine ait bien peu étudié le passé de la Russie, qu'il n'ait point arrêté sa vue à ce qu'elle était au dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle, pour traiter de cette façon l'œuvre capitale de Pierre I^{er}, Pétersbourg la cinquième capitale. Je suppose que ce grand homme a été frappé, lui aussi, de l'aspect morne et désolé de ce site; j'aime à croire qu'il aurait préféré une mer moins

glaciale ; mais avait-il l'embarras du choix ? Il s'emparait de la Baltique et posait un pied sur la mer Noire, que pouvait-il faire de mieux ?

« Bizarre idée, ajoute M. de Custine, de fonder l'empire slave chez les Finnois ! » Mais je trouve, moi, cet homme éminemment pratique, les Finnois le séparent de ce qu'il désire, de la mer, il s'empare des Finnois, en fait des Russes et arrive ainsi à la mer.

« S'il avait le génie qu'on lui prête, poursuit M. de Custine... » Certes, oui, et plus peut-être qu'on ne lui en prête, car il a si bien compris la portée de son œuvre, que nous en admirons les résultats qui sont : un débouché par où arrive la civilisation et par où s'écoulent les produits du pays, la transformation de l'antique et barbare Moscovie en un vaste et grand empire européen.

Après avoir critiqué cette pensée de Pierre I^{er}, la mer à tout prix, cet auteur dit : « La Russie est comme un homme qui étouffe ; elle manque de débouchés. Pierre I^{er} lui en avait promis, il ne lui a donné qu'une mer fermée huit mois de l'année ; mais les noms sont tout pour les Russes. »

D'abord, elle n'est pas fermée huit mois, mais seulement pendant quatre ou cinq mois, suivant la rigueur des hivers, et ensuite quelle autre mer pouvait bien offrir à ses sujets ce monarque ? M. de Custine a oublié de le dire.

Fallait-il qu'il les repoussât comme le grand Oleg vers l'Asie ? Il avait trop bien étudié les annales de son pays pour ne pas savoir quels piètres résultats avaient donnés ces essais de civilisation greffée sur les mœurs asiatiques, et si les Vladimir et Iaroslaff avaient eu un but en se rapprochant de l'empire grec qui brillait alors d'un vif éclat, la civilisation des fils de Mahomet devait peu tenter ce monarque qui venait de visiter l'Europe.

M. de Custine dit encore : « Les efforts de Pierre I^{er}, ceux de ses sujets et de ses successeurs, tout étonnants qu'ils soient, n'ont produit qu'une ville difficile à habiter, à laquelle la Neva dispute son sol à chaque coup de vent qui part du golfe, et d'où les hommes pensent à fuir à chaque pas que la guerre leur permet de faire vers le midi ; pour un bivouac, des quais de granit étaient de trop. »

Non, ce grand seigneur se trompe. Les efforts de Pierre le Grand n'ont pas produit que Pétersbourg, car Pétersbourg, c'est le commerce, le trafic, la finance et c'est la richesse qui entrent par le golfe de Finlande ; je suis persuadée que ce génie aurait été heureux de trouver un emplacement plus sain, plus beau que celui qu'il a trouvé à l'entrée du golfe, mais une carte en main, on voit qu'il n'en existait point d'aussi favorables, et comme, tout grand qu'il était, il n'était qu'un homme, il n'a pu changer le sol, le climat. Il faut donc admirer le parti qu'il a su tirer de ce sol ingrat et le tour de force qu'il a accompli, en fondant une ville et un port dans ces sombres et marécageux parages. Songeons y bien, il n'a point voulu, par bravade ou par gloriole, accomplir ce tour de force pour lutter contre la nature, mais il a dû l'accomplir parce que ce golfe était le seul point de contact qu'il pût établir avec les sciences, les arts, les mœurs et le commerce européens ; géographiquement et politiquement cet emplacement est choisi, au contraire, avec une sûreté de coup d'œil qui montre la clairvoyance de cet homme ; que ses ignorants sujets le critiquassent, je le comprends à la rigueur, mais que celui qui, comme M. de Custine, a pu juger des résultats excellents et même grandioses obtenus le critique aussi, voilà ce que je ne puis admettre, et ce que je me permets de taxer de légèreté.

Quand on admire les superbes quais de Pétersbourg, ses monuments de tous genres, et qu'on considère le

parti qu'a su tirer Pierre le Grand de cette île basse et plate, pour y établir la citadelle de Kronstadt, et lorsqu'on songe que Pierre I^{er} a fait surgir non-seulement tout cela de l'eau, mais qu'encore il a fait ces constructions sous les boulets ennemis et en continuant à se battre contre Charles XII, on est émerveillé et l'on sent que dans ce colosse d'homme il y avait une colossale intelligence et, chose étonnante, il a guerroyé pendant vingt-sept ans, fondé un port, une marine, et la capitale de sa patrie transformée, il a fait des chantiers, des usines, fondé des écoles, des hôpitaux, sans augmenter les impôts, il a tout payé avec les nouvelles ressources qu'il créait.

Satisfait de posséder un port et un débouché vers l'Europe, Pierre I^{er} fit offrir la paix à Charles XII, qui répondit insolemment qu'il ne la signerait que dans Moscou. Le czar lui répondit ces simples mots : Mon frère veut faire l'Alexandre, mais il ne trouvera pas en moi un Darius : et en effet, il se prépare à la lutte avec autant d'énergie que de prudence.

Le succès couronne ses efforts ; à Lesno, il bat seize mille Suédois avec douze mille soldats. Enfin il prépare tout pour la bataille finale, elle sera le couronnement de son œuvre, le fruit de ses peines, l'œuvre de son génie, et pourtant il la retarde, afin que Cheremeleff puisse y prendre part ; il lui laisse le commandement en chef, et sert sous ses ordres ; lui abandonnant ainsi toute la gloire de la grande victoire de Pultawa, et lorsque cette bataille est devenue un triomphe pour son armée, il s'écrie : Je vous salue, enfants, les plus chers de mon cœur ; je vous salue, soldats, que j'ai formés à la sueur de mon front, enfants de la patrie, qui lui êtes aussi indispensables que l'âme au corps qu'elle anime !

Puis s'agenouillant sur les bords du Pruth, il rend grâce au Dieu des armées,

On le voit, le triomphe ne le grise pas, on dirait qu'il a comme le pressentiment qu'à cette même place, la victoire inconstante le trahira un jour.

C'est pendant l'intervalle de la bataille de Pultawa à sa défaite par les armées turques sur les rives du Pruth, que Pierre le Grand connut celle qu'il devait un jour faire couronner impératrice de Russie, Catherine.

Dans le chapitre suivant, je vais donner simplement la copie du manuscrit de M. de Fagnani, ambassadeur d'Italie à la cour de Russie sous Pierre le Grand; comme je l'ai dit, il porte au catalogue de la section des manuscrits à la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg ce titre : *Anecdotes sur Catherine, femme de Pierre I^{er}, ses amours et son origine.*